

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE — LA DÉFENSE DE QUÉBEC

XX. — LE CAMP DE SILLERY. — (Suite)

Jean d'Arramonde, conduit par Léveillé, avait pris le chemin de Sillery. Il comptait prier le père Dervieux de lui prêter un cheval pour se rendre au camp de Beauport.

l'échec subi par les Anglais au moment où ils avaient voulu tenter de débarquer.

Jean d'Arramonde ayant ensuite exprimé le désir de connaître Marthe Dervieux et de la remercier du courage avec lequel elle avait continué la mission de David Kerulaz, le père Dervieux



Marthe ! Marthe ! que lui est-il donc arrivé, mon Dieu ! s'écria David en courant vers elle.

En approchant de la ferme, la première personne qu'il vit fut le père André.

Le missionnaire avait voulu soigner lui-même la courageuse Marthe, et, grâce à ses soins, grâce aux remèdes précieux dont ses amis les Indiens lui avaient donné le secret, la guérison de la jeune fille était déjà en bonne voie.

D'Arramonde éprouva une joie bien vive en retrouvant le père André qui le serra affectueusement dans ses bras et voulut à son tour lui faire raconter ses aventures.

Le gentilhomme béarnais l'instruisit en peu de mots de ce qui lui était arrivé. Il lui donna l'explication de la fusillade qui avait ébranlé pendant la nuit la côte de Sillery, et lui apprit

qui, assis à distance, avait écouté cet entretien rapide, s'approcha son bonnet de laine à la main...

— Ma pauvre fille vous sera bien obligée de l'intérêt que vous lui marquez, monsieur, dit-il d'un ton triste, mais elle repose en ce moment, et le père André veut qu'on respecte son sommeil... Ah ! monsieur, poursuivit le vieux paysan, si vous voulez la rendre bien heureuse, faites mettre en liberté David Kerulaz... Ça la tourmente tant de le savoir en prison ! elle en parle pendant la nuit, en rêvant tout haut.

— Oui, mon cher enfant, faites cette bonne action, dit le père André avec chaleur. Si je n'étais retenu ici, auprès du chevet de ma pauvre malade, j'aurais déjà été trouver M. de Vaudreuil...

— Savez-vous pour quelle cause on l'a arrêté ?

— Il a eu une querelle avec un intendant nommé Varin... Cet homme l'a menacé de son bâton, et, comme David à la sang chaud, il a arraché ce bâton des mains de l'intendant et le lui a brisé sur les épaules. Depuis, les hommes de Varin le cherchaient activement. Ils ont pu mettre la main sur lui l'autre jour et l'ont conduit à la prison de la ville. Mais il suffira d'un mot de M. de Vaudreuil pour lui rendre la liberté...

Quelques instants après, d'Arramonde, monté sur l'un des vigoureux chevaux du fermier, s'avangait au grand trot vers Québec.

Une des premières personnes qu'il rencontra en entrant dans la ville fut M. de Frontenac qui galopait dans la direction opposée.

— Eh ! je suis heureux de vous voir, mon cher vicomte, s'écria d'Arramonde... Où courez-vous ainsi ?

— Un Canadien vient d'apporter au quartier général la nouvelle qu'un combat aurait été livré cette nuit sur la côte de Sillery... Je vais voir en hâte si cela est vrai.

— Je suis charmé de vous éviter la peine de courir à Sillery. Oui, mon cher vicomte, ce combat a eu lieu. Les Anglais ont essayé de débarquer, mais ils ont été repus si gaillardement par M. de Saint-Preux qu'ils ont regagné précipitamment leurs vaisseaux en laissant sur le sable un grand nombre des leurs. J'allais précisément informer de cet événement M. de Vaudreuil et M. de Montcalm.

— Venez donc, je vais vous conduire au palais du gouverneur. Il doit y avoir justement ce matin un conseil auquel assistera M. de Montcalm. Il sera ravi d'entendre de votre bouche le récit de cet heureux combat.

Les deux jeunes gens éperonnèrent leurs chevaux et s'arrêtèrent bientôt devant la porte du palais où était le gouverneur général de Québec.

Ils mirent pied à terre et montèrent rapidement un large escalier de pierre conduisant au premier étage.

— Veuillez m'attendre ici, monsieur d'Arramonde, dit le vicomte de Frontenac en introduisant le gentilhomme béarnais dans une vaste salle qui servait d'antichambre.

Il pénétra lui-même dans une autre pièce, puis revint au bout de quelques instants prévenir Jean d'Arramonde que M. de Vaudreuil et le marquis de Montcalm désiraient le voir sur-le-champ.

XXI

VENGEANCE.

Une dizaine d'officiers au costume simple et sévère étaient debout autour d'une grande table jonchée de cartes et de papiers.

Un autre groupe d'hommes vêtus d'habits de velours galonnés d'or, et coiffés de perruques poudrées, se tenaient dans un des coins de la pièce.

Dès qu'il aperçut d'Arramonde, M. de Montcalm qui était parmi les officiers, vint vers lui la main tendue et lui dit avec bonne humeur :

— J'ai prié M. le marquis de Vaudreuil de vous faire entrer sur-le-champ, monsieur, car je sais que vous n'aimez pas à faire antichambre.

Puis s'adressant au gouverneur général, qui se trouvait près de lui :

— Monsieur, dit-il je vous présente M. d'Arramonde, un de

mes meilleurs officiers, dont j'ai déjà eu l'occasion de vous parler à propos de l'affaire de Montmorency... Monsieur, continua-t-il en se tournant vers le gentilhomme béarnais, je suis ravi que vous ayez pu vous tirer des mains des Anglais. M. de Frontenac vient de nous dire que vous nous donneriez d'utiles renseignements sur le combat qui s'est engagé cette nuit près de l'anse du Foulon. Le conseil vous entendra avec intérêt.

Jean d'Arramonde s'inclina et, entrant au milieu du cercle formé par les principaux officiers de l'armée, il raconta ce qui lui était advenu pendant les derniers jours de sa captivité et comment il avait été assez heureux pour faire tomber l'armée du général ennemi dans une embuscade adroitement préparée.

Ce récit fait en termes fort simples, mais avec cette assurance et cette verve gasconne qui lui étaient habituelles, valut au gentilhomme béarnais les suffrages de ces hommes qui se connaissaient en courage et en sang-froid.

— Monsieur, dit le marquis de Vaudreuil, votre conduite sera signalée à Sa Majesté, qui, j'en suis sûr, la récompensera comme elle le mérite. Je serais heureux si, dès maintenant, il m'était possible de faire quelque chose qui vous fût agréable, quelque faveur que vous me demandiez, je vous promets de vous l'accorder.

— Je suis profondément reconnaissant à Votre Excellence des marques d'estime qu'elle veut bien me donner, dit Jean d'Arramonde. Son approbation est la meilleure récompense que je puisse solliciter pour moi... Mais, poursuivit-il en saisissant avec beaucoup d'à-propos l'occasion qui se présentait, puisque vous voulez bien me permettre, monseigneur, de faire un appel à votre bienveillance, j'implorerais en faveur d'un grand secours pour mener à bonne fin cette entreprise et qui en ce moment, expie dans un cachot le malheur d'avoir déplu à l'un de vos subalternes.

Un mouvement se fit parmi les messieurs galonnés qui se trouvaient à l'une des extrémités de la salle et qui étaient les principaux intendants et fournisseurs de l'armée, quo M. de Vaudreuil avait convoqués pour donner au conseil des renseignements sur la situation des vivres.

Quel est cet homme ? demanda le marquis de Vaudreuil en fronçant le sourcil. Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Cet homme se nomme David Kerulaz, répliqua Jean d'Arramonde.

— David Kerulaz ! s'écria le marquis de Montcalm. Que lui est-il donc arrivé ?... Ne nous avez-vous pas dit tout à l'heure que c'était lui, le brave garçon, qui avait aidé à correspondre avec M. de Saint-Preux ?

— Mon récit n'était pas tout à fait exact, monsieur le marquis ; David Kerulaz a, en effet, reçu mes instructions, il s'est mis courageusement en route pour parcourir la longue distance qui sépare le camp anglais de l'anse du Foulon... Mais, comme il traversait Québec, il a été arrêté par des inconnus, jeté en prison, et sans un secours providentiel de Dieu l'avis important dont je l'avais chargé ne serait pas parvenu à M. de Saint-Preux.

— Qui donc a osé mettre la main sur David le chasseur, sur le plus brave le plus loyal, le plus fidèle de nos Canadiens ?

— Je l'ignore... on m'a parlé d'un certain intendant...

Un homme se détacha alors du groupe qui tenait conseil à voix basse à quelques pas des officiers. Il s'avança d'un pas lent et cauteux jusqu'à la table où Montcalm appuyait son poing fermé, et s'approchant de M. de Vaudreuil :

— Monseigneur, dit-il, c'est moi qui ai demandé que ce Da

vid soit arrêté, et, avec votre permission, je demande maintenant qu'il soit jugé, sévèrement jugé.

Montcalm se retourna à moitié. Son regard dédaigneux s'abaissa sur le misérable personnage qui intervenait.

— Ah ! c'est vous, monsieur Varin ? dit-il avec mépris. Ainsi, dans une pensée de vengeance personnelle, vous avez fait arrêter David Kerulaz au moment même où il accomplissait une mission d'où dépendait le salut de l'armée !

— Permettez, monsieur le marquis, répliqua l'intendant en évitant de regarder en face le général, j'ignorais... J'avais, d'ailleurs, contre cet homme un mandat d'arrêt... le grand-prévôt...

— Quel était son crime ?... de quoi l'accusiez-vous ? dit Montcalm en frappant du pied avec impatience. Parlez, mais parlez donc !...

— Cet homme m'a insulté... Publiquement, il m'a traité de voleur...

Il y eut sur les lèvres de tous les officiers un sourire qui n'échappa point à l'œil perfide de l'intendant.

— Enfin, dit-il en devenant pourpre de colère, il m'a... oui, messieurs, il m'a battu !!!

Le sourire s'accrut. En ce moment, le groupe qui se tenait à distance se rapprocha peu à peu. M. Bigot, l'intendant général, voulut prêter à son subdélégué l'appui de l'ascendant qu'il avait su conquérir sur le trop faible gouverneur de Québec.

— Monsieur le marquis, dit-il en s'adressant à M. de Vaudreuil d'un ton pénétré, cet homme que l'on ose défendre devant vous a outragé dans la personne de M. Varin le corps des intendants tout entier... Parti de si bas, l'outrage est peu de chose, mais il nous paraîtra tout à fait sensible si ce misérable n'obtient pas de votre justice le châtiement qu'il mérite.

M. de Montcalm ne put rester maître de lui. Emporté par sa vivacité naturelle, il frappa à table du poing, et dardant sur le groupe des intendants son regard étincelant :

— Soyez tranquilles, messieurs, s'écria-t-il, un moment viendra où justice sera faite, où tout les coquins seront châtiés ! Mais en attendant cette heure, que j'appelle de tous mes vœux, je ne souffrirai pas qu'un homme dont le dévouement et le courage ont été si utiles à l'armée que je commande soit emprisonné sur je ne sais quel futile prétexte.

Varin fit un mouvement ; M. Bigot lui mit la main sur l'épaule pour le calmer.

Cependant le marquis de Montcalm avait pris une feuille de papier et une plume qu'il tendit à M. de Vaudreuil.

— Monsieur, dit-il, veuillez, je vous prie, signer un ordre pour que David Kerulaz soit mis sur-le-champ en liberté... Mes officiers, — qui ont pu apprécier souvent ses services, qui, dernièrement encore, lui ont dû de sortir sains et saufs d'un infâme guet-apens, — mes officiers se joignirent à moi pour demander sa grâce.

Les vaillants lieutenants de Montcalm, Lévis, Bougainville, Senezergues, firent un signe d'assentiment et, se tournant vers les intendants, leur jetèrent de méprisants regards de défi.

M. de Vaudreuil était visiblement embarrassé. Il roulait entre ses doigts la plume que lui avait tendue Montcalm. Il lui en coûtait de mécontenter Bigot et ses complices, qui, jusqu'à présent, avaient trouvé en lui un instrument si docile et si complaisant.

D'un autre côté, en présence des circonstances graves que la colonie traversait, il ne voulait pas mécontenter les principaux chefs de l'armée.

Cette scène frappa vivement Jean d'Arramonde. Il ne put s'empêcher de comparer l'attitude fière, énergique, de M. de Montcalm et de ses officiers au maintien humble et louche des intendants.

Alors il se rappela les paroles du père André ; il comprit toute l'étendue de la haine qui devait séparer ses hommes si différents de sentiments et d'allures. Du côté du général et de ses lieutenants, il sentait venir comme un souffle d'héroïsme qui l'enthousiasmait. Les complices de Bigot, au contraire, avaient le front incliné des lâches et des traîtres, l'œil fuyant des hommes qui trament dans l'ombre d'infâmes complots.

Il y eut un long silence.

Enfin M. de Vaudreuil, qui promenait autour de lui ses regards indécis, aperçut Jean d'Arramonde. Alors son visage s'éclaira, comme s'il eût trouvé un moyen terme pour sortir d'embarras.

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux intendants, personne plus que moi n'apprécie les services que vous avez rendus à la colonie, personne plus que moi ne désire vous voir honorés de l'estime que vous méritez. Mais veuillez vous souvenir que j'ai promis à ce jeune homme de lui accorder la faveur qu'il me demanderait... Il m'a prié de rendre la liberté à ce Canadien. Je ne puis manquer à ma parole. C'est avec un sentiment de vif regret, croyez-le, que je signe cet ordre.

Le faible gouverneur poussa un soupir, s'inclina vers la table et écrivit quelques mots sur la feuille blanche que Montcalm avait placée devant lui.

— Tenez, monsieur, acheva-t-il en tendant le papier à Jean d'Arramonde, allez délivrer votre David Kerulaz et dites-lui bien que c'est à vous seul qu'il doit cet insigne faveur. Veuillez le prévenir aussi que, s'il lui arrivait de ce rendre encore coupable d'une nouvelle faute, il ne pourrait éviter si facilement le châtiement qu'il a mérité.

Jean d'Arramonde salua profondément le gouverneur, adressa un regard reconnaissant à M. de Montcalm et sortit rapidement de la salle du conseil.

Accompagné de M. de Frontenac, il courut exécuter l'ordre de M. de Vaudreuil, heureux de penser à la joie qu'il allait causer à son ami David et à la chère et vaillante fiancée du Chasseur de bisons.

Tandis que les officiers généraux de l'armée achevaient de tenir conseil, les intendants se retiraient silencieusement, précédés de Bigot et de Varin.

Jusqu'à ce qu'ils eussent franchi la porte de la salle, ils ne quittèrent pas leur attitude gauche et embarrassée.

Mais, dès qu'ils se retrouvèrent seuls dans la grande antichambre, ils se redressèrent et échangèrent entre eux, à voix basse, des paroles rapides et animées.

Ils parlaient tous ensemble ; la voix aigre de Varin dominait les plaintes de ses confrères.

— C'est un nouvel affront ajouté à tant d'autres, disait l'intendant dont le visage paraissait violacé sous la perruque blanche qui l'encadrait. Nous sommes trop patients... ces gens-là marchent sur nous comme si nous étions les derniers des misérables, et le gouverneur leur donne raison, ils nous abandonne !... La mesure est comble... Ils veulent la guerre, eh bien ! ils l'auront, et nous verrons si dans quelques jours ce Montcalm parlera si haut.

Il se tut ; un mauvais sourire passa sur ses lèvres charnues. Puis avançant la tête au milieu du groupe de ses collègues :

— Encore un peu de patience ! leur dit-il d'un ton très-bas ; il y a en ce moment sur le Saint-Laurent quelqu'un qui nous vengera tous.

Cette parole parut calmer soudain l'exaspération des intendants. Ils se dirigèrent lentement vers la porte, les mains enfouées dans les grandes poches de leurs basques, le visage comme éclairé par la sinistre prophétie qu'ils venaient d'entendre et dont l'accomplissement devait assurer à leurs vols, à leurs concussions, à leurs infamies une éternelle impunité.

XXII

RÊVES D'AVENIR.

L'Allemand Isaac Bitché, dont il a déjà été question plus haut, demeurait dans un des quartiers les plus reculés et les plus sombres de la haute ville de Québec. Il habitait une petite maison isolée dont la porte et les volets restaient toujours fermés.

Le peuple de Québec ne passait pas devant cette maison sans chuchoter des paroles mystérieuses.

Les uns prétendaient que le Juif Isaac faisait de la fausse monnaie, et que c'était à lui que les intendants de l'armée avaient recours lorsqu'ils avaient perdu de grosses sommes au passe-dix ou au trente-et-quarante.

D'autres affirmaient que de vastes souterrains s'étendaient près de sa maison, sous des terrains vagues que l'on apercevait à peu de distance.

Ces souterrains contenaient, disait-on, d'énormes quantités de blé et de salaisons, emmagasinées depuis longtemps avec la complicité des intendants et qui ne devaient voir le jour que lorsque la ville de Québec, à demi morte de faim, serait sur le point de demander grâce.

Qu'y avait-il de fondé dans ces bruits populaires ? Il serait difficile de le dire.

Un fait évident, c'est que certains rapports étranges existaient entre Isaac Bitché, les intendants de l'armée et les agioteurs de Québec. (On sait aussi que l'Allemand avait de mystérieuses intelligences avec le commandant en chef de l'armée anglaise.)

Le soir, on voyait parfois les agents subalternes de la bande noire dont Bigot et Varin étaient les chefs se glisser dans la petite ruelle où était située la maison de l'Allemand et pénétrer à travers l'entre-bâillement de la porte, après avoir heurté d'une façon particulière contre ses ais solides, protégés par de grosses barres de fer.

Or, le 12 septembre au soir, c'est-à-dire quelques heures après que Varin eut déclaré à ses complices que « la mesure était comble, » deux hommes, profitant de la nuit sombre et pluvieuse, se glissèrent dans la petite maison d'Isaac Bitché.

Au bout d'une grande heure, rapides et mystérieux comme des ombres ou comme des criminels, ces deux hommes sortirent de la demeure de l'Allemand.

Quelques instants après, Isaac Bitché parut à son tour sur le seuil. Il jeta à droite et à gauche un regard circonspect, descendit la ruelle silencieuse et monta dans une voiture bien close qui l'attendait au détour d'une rue voisine.

La voiture traversa Québec en évitant les bas quartiers de la ville où, d'instant en instant, on entendait le choc mesuré des boulets qui bombardaient les maisons croulantes.

Elle sortit de l'enceinte et, chose singulière ! suivit le chemin que l'intendant Varin avait pris plus d'un mois auparavant lorsque, guidé par le flair de son chien Brifaud, il s'était rendu au vaste souterrain situé près de l'anse du Foulon, et où il espérait trouver les trésors enfouis du Trappeur.

Dans un chemin détrempé par les pluies, le carrosse où se trouvaient Isaac Bitché et ses compagnons frôla un homme de haute stature qui marchait rapidement en courbant ses larges épaules.

Cet homme était David Kerulaz ; le brave chasseur, sorti de prison, courait à la ferme de Sillery.

Ah ! si David avait su quelle œuvre sombre allaient accomplir ces misérables qui venaient de lui jeter la boue du chemin en passant près de lui, comme il se serait élancé à la tête du cheval qui les emportait à travers la lande déserte ! Comme il aurait placé entre eux et le but infâme qu'ils poursuivaient sa robuste poitrine d'honnête homme !

Mais la voiture filant au galop ne fut bientôt plus qu'une tache que la nuit effaça.

David Kerulaz marchait vigoureusement, sifflant un air entre ses dents. Il ne pensait qu'à Marthe, sa chère Marthe qu'il allait revoir.

En lui apportant sa grâce, quelques instants auparavant, Jean d'Arramonde lui avait dit que la courageuse jeune fille avait pu arriver à temps au poste de l'anse du Foulon et prévenir Gaston de Saint-Proux de l'attaque des Anglais. Mais il n'avait pas voulu gâter la joie du brave Chasseur de bisons en lui apprenant que la pauvre Marthe avait été blessée dans l'accomplissement de sa mission.

Il était environ dix heures du soir lorsque David Kerulaz frappa, du bout de son bâton, la porte arrondie qui donnait accès dans l'intérieur de la ferme.

Il remarqua avec surprise qu'un mince filet de lumière passait entre les ais disjoints de cette porte ; cela l'étonna. Marthe et son père n'avaient pas l'habitude de veiller si tard. Mais sa surprise fut à son comble lorsque, la porte s'étant ouverte, il vit devant lui la haute stature, les traits graves et la grande barbe blanche du père André, le missionnaire.

— Vous ici, mon père !... commença-t-il.

— David !... Ah ! mon cher enfant, entrez vite ! dit le père André en s'effaçant pour le laisser passer. Béni soit Dieu qui vous a rendu la liberté !... Oh ! comme votre pauvre Marthe va être heureuse !

— Elle repose, sans doute ?

— Oui. Chut !... parlez bas... Ah ! mon cher enfant, vous ne savez donc pas ?

— Qu'est-il donc arrivé, père André ? Vous m'effrayez ! dit David.

Un léger bruit qu'il entendit derrière lui le fit retourner.

Une petite porte basse venait de s'ouvrir, et, sur le seuil de cette porte, Marthe apparaissait dans ses longs vêtements blancs, mais si pâle, si chancelante, que David demeura immobile, se demandant, plein d'angoisse, si c'était bien la jeune fille ou son fantôme qui lui apparaissait ainsi.

— Marthe ! imprudente enfant ! s'écria le missionnaire.

Il s'élança vers elle et arriva à temps pour la soutenir sur son bras robuste.

La pauvre fille défaillait.

— Marthe ! Marthe ! que lui est-il donc arrivé, mon Dieu ! s'écria David en courant vers elle.

— Ah ! mon David, fit la jeune fille pâle et languissante, en tendant la main à son fiancé, je n'espérais plus vous revoir !

David la fit asseoir près du feu, dans un grand fauteuil de chêne. Il jeta sur ses épaules son épais manteau et l'y enveloppa avec des soins de mère. Puis il vint s'asseoir près d'elle sur un siège bas. Il prit ses mains glacées et attacha un regard anxieux sur ses traits pâlis, sur ces beaux yeux bleus que la fièvre et la douleur avaient entourés d'un cercle de bistre.

Pendant ce temps, le père André prenait un vase plein d'eau, y jetait une poignée de simples et venait faire chauffer ce mélange sur le feu pétillant de l'âtre.

— Je vous ai entendu, David, je suis venue... Oh ! je sens que je suis sauvée maintenant !

Et en disant ces mots la jeune fille fixa son regard profond sur le visage inquiet du chasseur.

Tout en surveillant le bienfaisant cordial qu'il venait de préparer, le père André, accroupi devant le feu, racontait en peu de mots à David Kerulaz comment la pauvre Marthe avait été blessée d'une balle au cou en courant vers le poste français.

Rassurez-vous, dit-il de sa voix grave et douce... elle est hors de danger maintenant. Dans quelques jours, lorsque notre cher pays sera sauvé comme elle, vous pourrez rappeler à M. de Montcalm sa promesse, et la conduire à l'autel où j'implorerai pour vous les plus abondantes bénédictions de Dieu.

— Marthe ! ma pauvre Marthe, vous étiez blessée, la fièvre, la douleur vous dévoraient, et je n'étais pas près de vous !... Ah ! ce Varin, ce misérable... je ne le tiendrez donc jamais au bout de ma carabine !

— Mon cher enfant pouvez-vous bien songer à vous venger en un pareil moment ? dit le père André. Ce ne sont pas des paroles de colère, mais des paroles de reconnaissance envers Dieu, qui devraient sortir de vos lèvres.

— Vous avez raison, mon père, dit David avec un soupir. Mais que voulez-vous ? j'ai souvent, dans ma vie de chasseur, tué des animaux moins nuisibles que ce vieux coquin chamarré d'or volé ! Tant que Varin n'aura pas été puni comme il le mérite, il me semble qu'il me sera impossible de tirer un léopard ou une panthère sans avoir envie de leur adresser des excuses.

Le père André sourit. Il se pencha vers le feu, y prit la potion brûlante et la tendit à Marthe qui la but lentement, sans quitter des yeux son fiancé assis à ses pieds.

Oh ! comme ils étaient éloquents, ces regards, et comme ils disaient bien ce que la faiblesse de la pauvre enfant l'empêchait d'exprimer !

Le père André, un peu à l'écart, baissait sa tête vénérable et semblait suivre avec une attention toute particulière les gros grains du chapelet qui se déroulait sous ses doigts.

Enfin David se leva.

— Marthe, dit-il, vous êtes encore bien faible, bien souffrante... il faut aller vous reposer.

La jeune fille obéit avec un doux sourire.

Elle s'enveloppa plus étroitement dans le manteau de David qu'elle voulut garder, par un caprice de malade, disant qu'elle y dormirait mieux. Appuyée sur le bras robuste de son fiancé, elle reprit le chemin de sa chambre. Le père André lui envoya sa bénédiction, la porte se referma et la blanche apparition disparut.

— Ah ! que les Anglais soient vaincus, chassés d'ici, que M. de Montcalm soit Maréchal de France, que Varin soit pendu... et je serai le plus heureux des hommes !!! s'écria David Kerulaz qui vint s'asseoir auprès du père André, en gardant tou-

jours son regard fixé sur la petite porte au seuil de laquelle il avait vu disparaître Marthe.

— Mon bravo enfant, répliqua le père André, puisse Dieu entendre vos souhaits... quoique cependant le dernier ne soit peut-être pas celui d'un bon chrétien !

— Non, mais c'est celui d'un bon Canadien, d'un honnête chasseur qui a toujours eu horreur des reptiles et autres bêtes immondes !...

Les deux hommes veillèrent toute la nuit.

David faisait part au vieux missionnaire de ses projets. Le père Dervieux était âgé, il négligeait un peu sa ferme. De son côté, il ne serait pas fâché lui-même de renoncer aux grandes courses dans les prairies, aux nuits passées à l'affût des bisons ou sur les bords glacés des lacs habités par les castors. La terre du Canada était fertile et bénie de Dieu. Que manquait-il pour lui faire reprendre des trésors ? Des bras capables de la travailler.

Eh bien ! dès que la guerre sera terminée, — et cela ne pouvait être long, car les Anglais allaient être bientôt pris et perdus dans les glaces, — donc, dès que la guerre serait finie, il se marierait et s'établirait à la ferme de Sillery. Il s'était entendu avec une vingtaine de ses compagnons de chasse qui, comme lui, étaient fatigués de la vie aventureuse et solitaire des trappeurs. Il était convenu qu'ils vendraient leurs trappes, leurs fusils, et qu'avec le produit de cette vente et le fruit de leurs économies ils achèteraient autour de Sillery quelques arpents de terre.

Ainsi s'élèverait peu à peu une colonie dont David serait le chef ! cette colonie grandirait, deviendrait un grand village. Fécondées par le travail, ces terres généreuses et presque vierges encore produiraient de riches moissons. Tout le monde, au Canada, voudrait les imiter. On défricherait les prairies immenses arrosées par le Saint-Laurent, on percerait des routes dans les grands bois solitaires. Des chantiers de construction s'élèveraient de tous côtés pour tirer parti des richesses incalculables contenues dans ces vieilles forêts.

Grâce aux bienfaits d'une longue paix, la Nouvelle-France deviendrait une terre promise, car tout y poussait dru et serré comme dans le paradis terrestre.

Et tandis que David Kerulaz, la tête inclinée sur sa robuste main, le regard perdu parmi les braises mourantes du foyer, prenait le vieux missionnaire pour confident de ses grands projets, de ses espoirs généreux, des rêves d'avenir qu'ils faisaient pour sa chère Marthe et pour son cher pays, à quelques centaines de pas de la ferme, au milieu des grandes landes désertes, se dressait une sombre et terrible apparition...

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

Prière aux abonnés arriérés de bien vouloir régler d'ici au 25 Décembre courant.

Voyez l'avis sur la dernière page.

LE PERCEPTEUR DE MARSAY

XIX

A quelques jours de là, Andrée, assise devant le mignon bureau de son boudoir, rangeait d'une main distraite des papiers épars devant elle.

Si les anciens habitants de la maison Bausset fussent soudain revenus en ce monde, ils n'auraient pas été peu étonnés de tous les changements survenus dans leur demeure.

Jadis, cette pièce, privée de meubles, avait servi de chambre de jeux aux enfants. Aujourd'hui, une tenture noire et orange remplaçait le papier antiquo qui tombait en lambeaux ; un tapis de Perse couvrait le plancher grossier, des doubles rideaux de satin et de tulle brodé cachaient les petites vitres disgracieuses ; enfin des meubles élégants, des sièges confortables, des jardinières remplies de fleurs étaient rassemblés dans un désordre à la fois pittoresque et savant. Quelques statuettes de prix étaient posées çà et là, un piano à la robe d'ébène était chargé de musique... C'était le luxe, en un mot, dans ce qu'il faut de rechercher et même d'intelligent ; les habitants de Marsay avaient plus d'une fois admiré, — peut-être même envié une retraite aussi délicieuse ; cependant, Andrée s'était blasée sur tous ces détails d'intérieur, et en ce moment plus que jamais, elle semblait insensible à toutes les choses belles et gracieuses amassées autour d'elle.

Elle repassait dans son esprit les années de sa jeunesse, — ses humiliations, ses rancunes, ses ambitions effrénées. Elle songeait avec un sentiment attendri à celui qui avait cru à la sincérité de sa tendresse, et dans le cœur duquel cet amour qu'elle ne méritait pas avait trouvé une source de dévouement... Elle avait honte de l'avoir trompé, d'être devenue sa femme par un froid calcul ; mais en ce moment, elle payait à sa mémoire un tribut désintéressé de regret et de reconnaissance. Que ne vivait-il encore ! Que ne lui était-il donné d'expier envers lui le mensonge de sa vie. — de lui prodiguer des soins fidèles !... La copie du testament déployée en ce moment sous ses yeux lui disait combien il l'avait aimée... Du moins, elle ne l'oublierait pas dans cette autre vie où elle pouvait encore lui être utile par ses prières et ses sacrifices... L'argent qu'il lui avait laissé servirait à faire bénir sa mémoire... Elle en ferait des heureux...

Tout à coup, un léger coup fut frappé à sa porte.

— Madame, dit la femme de chambre qui se présenta, supérieure de l'hôpital demande si vous pouvez la recevoir.

Andrée se leva vivement, un flot de sang rendit à son visage de radieuses couleurs.

— Qu'elle vienne ! dit-elle d'une voix tremblante d'émotion.

La religieuse entra, et la jeune femme, s'avançant au-devant d'elle, lui tendit les deux mains.

— Que vous êtes bonne de venir à moi !... J'osais à peine réclamer quelques parcelles d'un temps si bien employé, mais je ne sors pas encore, et j'avais hâte de vous voir...

— Je suis heureuse de vous féliciter de votre heureuse rétablissement, répondit la religieuse, nous avons bien peur pour vous.

— Ma mère, dit Andrée, tandis que ses beaux yeux se remplissaient de larme, vous m'avez dit un jour que je serais toute à Dieu... Je suis lasse du monde... Recevez-moi parmi vous, car mon heure est venue !

La supérieure tressaillit d'étonnement, puis regarda autour d'elle.

— Le sacrifice sera complet, dit-elle. En avez-vous mesuré l'étendue ? Vous, habituée au luxe, pourrez-vous bien devenir la servante des pauvres ? Réfléchissez, prenez du temps.

— Oh ! s'écria la jeune femme, éprouvez-moi pendant des années s'il le faut, mais laissez-moi entrer parmi vous ! J'ai hâte de consacrer ma vie à prier pour celui qui n'est plus, et à effacer mes fautes par la charité...

La supérieure resta longtemps près d'elle. Quand elle la quitta, le visage d'Andrée resplendissait d'une joie si pure et si calme que Robert, introduit quelques instants après dans le salon, put à peine la reconnaître...

C'est que tout en elle était changé. Sa longue robe noire uni donnait à sa taille une majesté nouvelle ; ses cheveux ne tombaient plus en boucles gracieuses, ne se tordaient plus en rouleaux capricieux ; ils formaient sur sa tête une couronne de nattes dont la simplicité austère changeait jusqu'à l'aspect de sa physionomie.

Elle indiqua un siège au jeune homme.

— Ma démarche a pu vous sembler étrange, dit-elle gravement, pardonnez-moi de vous avoir fait appeler... Je suis trop près de quitter le monde pour avoir égard à ces mille entraves qu'on appelle les convenances, alors qu'il s'agit peut-être d'amener un événement heureux.

— Quitter le monde ! dit-il avec surprise ; mais grâce à Dieu, madame, les couleurs de la santé reviennent sur votre visage, et le docteur s'étonne lui-même de la rapidité de votre convalescence.

Elle sourit.

— Je ne veux point dire que je suis près de mourir ; cela, Dieu seul le sait... J'entre prochainement en religion.

Robert étouffa un cri de surprise.

Elle, la brillante jeune femme, l'adroite intrigante qui avait passé par-dessus tous les obstacles pour arriver à ses fins, — entrée au couvent alors qu'elle était riche, libre de jouir de sa fortune, voire même de contracter une union plus heureuse !

— Je vous surprends, dit-elle avec un sourire mélancolique. Vous me connaissiez, et vous saviez mon attachement pour ce que je quitte aujourd'hui. Ce changement a été dû en partie à ma cousine, cette angélique Gabrielle...

— Et vous suit-elle donc au couvent ? demanda-t-il avec un serrement de cœur.

— Non... Là n'est point sa voie... Monsieur, je sors en ce moment de toutes les habitudes, en prenant l'initiative d'une démarche très-délicate... J'espère que vous apprécierez les motifs qui me guident. J'ai cru m'apercevoir que Gabrielle ne vous est point indifférente, et qu'un défaut de fortune seul vous empêche de la demander à son père... S'il en est ainsi, cet obstacle n'existe plus... Je compte partager ce que je possède avec celle que j'aime comme une sœur... Ce que je garde sera le bien des pauvres... Quant à Gabrielle, elle sera richement dotée...

Robert devint très-pâle.

— J'ai eu l'honneur de demander la main de mademoiselle Bausset, et elle m'a refusé.

— Quand cela ? demanda vivement Andrée.

— Il y a six mois, madame, à l'époque de votre mariage.

Les yeux d'Andrée se remplirent de larmes, et elle tendit la main au jeune homme.

— Vous avez un noble cœur, dit-elle. Mais je m'étonne de ce refus incompréhensible... Quelle raison vous en a-t-on donnée ?

— Mademoiselle Gabrielle ne veut pas se marier.

Andrée réfléchit un instant, puis elle secoua la tête.

— Peut-être fais-je en ce moment un jugement téméraire, mais je ne puis m'empêcher de croire que mon oncle a pesé sur sa décision.

— Cependant, le colonel a déploré devant moi que la grande piété de sa fille l'éloignât du mariage.

— Oh ! dit la jeune femme, souriant malgré elle, vous allez retrouver ici ma méchanceté d'autrefois, mais mon oncle est un si habile comédien ! J'ai vécu pendant plus de deux mois près

de Gabrielle, et si le tact féminin n'est pas un vain mot, je puis vous assurer que vous ne lui étiez pas indifférent, et qu'elle s'est sacrifiée... Vous savez qu'elle seule empêche le colonel d'accumuler dettes sur dettes ?

La physionomie de Robert se transforma.

— Ah ! si vous ne me trompiez pas !... dit-il avec un mélange d'espoir et d'anxiété.

— Si je ne me trompe pas, je laisserai au moins derrière moi deux heureux, répondit-elle avec un sourire.

Quelques jours après, on ne s'entretenait dans la ville que de la résolution inexplicable de madame Bausset, et de la fortune inattendue qui revenait à ses parents. Gabrielle, en effet, possédait désormais une dot de cinq cent mille francs, sur laquelle elle devait désormais à son père une forte rente viagère.

— Que va-t-il advenir de tout cela ? s'écriait mademoiselle de la Morlière qui s'était hâtée de courir chez les Kersall pour leur faire part de cette grande nouvelle. Gabrielle n'étant plus nécessaire à son père, épousera-t-elle le percepteur ?

Olivier sourit.

— Je vois, dit-il, que vous n'avez pas été plus que nous dupe de la générosité de Gabrielle. Je verrai Varcy demain matin, et lui conseillerai de renouveler sa demande.

Mais les événements marchaient vite.

Le jour même, après le dîner de midi, le colonel, qui venait prendre son café, et qui fumait son cigare avec recueillement, releva tout à coup la tête, et regarda sa fille, assise en face de lui.

— J'espère, Gabrielle, dit-il avec mansuétude, que maintenant que tu as une dot, tu ne persisteras pas dans ton étrange résolution... J'ai souffert plus d'une fois à la pensée que mon unique enfant vieillirait dans le célibat... Andrée me disait encore ce matin que tu es faite pour être le modèle des femmes et des mères.

Gabrielle sourit malgré elle.

— Laissez d'abord venir les épouseurs, dit-elle.

— Alors tu veux bien te marier ?

— Cela dépend... Il faudrait savoir avec qui.

Le colonel l'embrassa, jeta le reste de son cigare, et prit son chapeau pour sortir.

D'un pas plus allègre que jamais, et se redressant machinalement avec le sentiment de sa nouvelle importance, il traversa la place, et se rendit à l'hôtel du Quesnay.

— Mon cher Olivier, dit-il sans préhension, savez-vous si M. Varcy pense toujours à ma fille ? Je crois être parvenu à vaincre l'incroyable entêtement de Gabrielle... Il me semble que M. Varcy ne lui déplaît pas, et quoiqu'il n'ait aucune fortune, je consentirais volontiers à ce mariage... Vous comprenez ?... Faites cette démarche comme venant de votre seule initiative... Naturellement, je n'y dois être mêlé en rien...

Une heure après, Robert, le cœur ému d'une joie délicieuse, bien que doutant encore de son bonheur, était introduit chez le colonel.

Celui-ci le reçut avec une condescendance tout aimable.

— Colonel... serait-il vrai ?...

— Je n'en sais rien... j'ai travaillé pour vous, voilà tout ! Allez trouver Gabrielle qui est là, dans le salon, et parlez-lui vous-même, je vous y autorise !

Robert entra, et il vit aussitôt les joues de la jeune fille se teindre de rose.

Il s'assit près d'elle.

— Savez-vous pourquoi je viens ?

— Non, murmura-t-elle, sans le regarder.

— Votre père m'a mis au cœur un bien doux espoir...

Elle attacha sur lui ses beaux yeux calmes, où se lisait un sentiment profond.

— Gabrielle, dit-il d'une voix basse et émue, n'aimiez-vous déjà quand vous m'avez refusé ?...

Elle lui tendit la main avec un sourire radieux.

— Oui, depuis longtemps...

XX

Deux ans se sont écoulés.

Robert est encore percepteur à Marsay. Tant de souvenirs et tant d'amitiés l'y enchaînent, qu'il s'y laisse volontiers oublier.

Le colonel jouit magnifiquement de ses dix mille livres de rente, et jette plus que jamais l'argent par les fenêtres... Cependant, nous devons lui rendre cette justice qu'il ne dépasse plus ses revenus.

Gabrielle est mère, et ce nouveau devoir l'a parée de nouvelles vertus... Si le bonheur existe sur la terre, c'est bien dans cette petite maison où l'on s'aime, où l'on fait du bien, où l'on goûte les plus pures et les plus nobles jouissances de ce monde.

Mademoiselle de la Morlière continue à se partager entre « ses deux filles ; » — c'est ainsi qu'elle appelle Léonie et Gabrielle.

Andrée a prononcé ses vœux et vient d'être envoyée à Marsay.

Robert et sa femme ont été profondément émus en retrouvant sous la coiffe de mousseline ces traits harmonieux, sous le voile d'étamine cette taille majestueuse... Elle n'a rien perdu de sa beauté, qui réjouit désormais les yeux des pauvres... Sa gaieté d'autrefois, qui est devenue plus douce, mais moins fantasque et plus vraie, fait le charme de ses compagnes aussi bien que des malades qui l'entourent.

Gabrielle l'a vue dans les salles, pensant des plaies horribles, pâle, mais courageuse ; elle l'a vue obéissante comme une enfant, heureuse dans sa pauvreté et son sacrifice.

— Voyez, dit la jeune religieuse, tout en traçant le signe de la croix sur le front de la petite Andrée, moi, indigne, je bénis ce petit ange... Chère Gabrielle, apprenez-lui à être meilleure que moi, et à ne pas gaspiller ses belles années comme j'ai eu le malheur de le faire... Qu'elle sache qu'on n'est heureux qu'en aimant Dieu et en se dévouant au prochain...

FIN.

SAUVÉ PAR UN VIOLON

I

Nous passions, M. Dugravier et moi, sur le pont situé sur la Briançonne, une jolie rivière coulant au bas de la colline qui porte la petite ville de Perre-Buffière, célèbre par la naissance de Bupuytreu et le séjour de Mirabeau ; c'est par une chaleur torride ; bêtes et gens faisaient la sieste. Il fallait être comme mon compagnon, un Parisien en vacances, et comme moi un malheureux écrivain échappé au travail du cabinet, pour affronter ce terrible soleil de juillet. A peine étions nous arrivés à l'extrémité du pont, qu'un vieillard, couché à quelques pas dans le fossé de la route, à l'ombre d'un gros chêne, se redressa et s'armant d'un violon et de son archet, nous joua ou plutôt nous estropia l'ouverture de

la Dame-Blanche. Je m'approchai de l'artiste ambulancier et mis dans une sébile déposée à ses pieds, un gros son qui fut accueilli par un merci tout sec. Mon compagnon de route déposa aussi son offrande que le vieux violoniste reçut avec de si chaleureuses actions de grâces, que je ne pus m'empêcher de retourner la tête pour voir ce qui avait été mis dans la sébile. Un joli louis de 10 francs y étincelait au soleil.

— Vous êtes généreux, dit-je à M. Dugravier.

Oh ! répondit-il, pas tant que vous pourriez le croire, et que je me contente de donner une pièce de monnaie aux mendiants ordinaires. Seulement, lorsque l'aumône m'est demandée avec accompagnement de violon, j'avoue que mon cœur est remué, et que je lâche la pièce blanche ou même le petit louis.

— Vous aimez à ce point la musique !

— Celle du violoneux ambulancier, oui.

— En sorte que si ce vieillard vous avait joué un air de flûte ou de clarinette, vous auriez été moins généreux ?

— C'est probable, ou plutôt c'est certain.

— Alors il y a quelque chose là-dessous.

— Il y a en effet un événement qui a exercé une grande influence sur toute ma vie.

— Et serait-il indiscret de vous demander de me raconter cette histoire ?

— Point du tout, mais attendez que nous soyons assis, restaurés et à l'abri des ardeurs de votre soleil limousin, car il fait très chaud chez vous.

— Si vous y venez au mois de janvier !

Deux heures plus tard nous étions assis, dans ma petite salle à manger, autour d'une table couverte d'une fricassée de poulets, d'un beau plat de pommes de terres frites, d'une magnifique salade de romaine et d'une bouteille de derrière les fagots. Voulut-il reconnaître ma modeste hospitalité, éprouva-t-il ce besoin d'épanchement que les natures les plus sérieuses et les plus discrètes éprouvent à certaines heures ? Je l'ignore, mais sans attendre que je lui rappelasse sa promesse, il commença son histoire.

C'était à la fin du mois d'avril 1846, j'étais à Paris, très modeste employé au ministère des finances, et je serais jamais parvenu à joindre, comme on dit vulgairement, les deux bouts, si mes parents n'avaient ajouté une pension de mille francs à mon maigre traitement. Le plaisir que j'éprouvais à toucher tous les trois mois mon quartier n'était pas sans être mêlé d'un peu de confusion et de regret.

A vingt-cinq ans, bachelier ès-lettres, licencié en droit, il m'en coûtait de ne pas me suffire et d'imposer à ma famille un sacrifice que son amour pour moi lui rendait léger, mais que sa très modeste aisance laissait lourd. Les paysans et les ouvriers qui se plaignent de ne pas gagner autant que les fonctionnaires publics, arrivés à un certain âge et à un certain grade, seraient plus patients s'ils songeaient à ce qu'ont coûté l'instruction et l'apprentissage de ces serviteurs de l'État. J'étais donc, je vous le répète, un petit employé, et fort désireux d'une augmentation de traitement. Aussi jugez de ma surprise et de ma joie lorsque un lundi, à la chute du jour, je reçus du facteur la lettre suivante. Elle est restée toute entière dans ma mémoire, et je puis vous la réciter sans me tromper d'un mot, comme si je l'avais sous les yeux.

« Monsieur Dugravier,

« Vous êtes prié de vous trouver demain mardi, à onze heures précises, dans mon cabinet, rue Montmartre, no. 35, à l'effet d'assister à la lecture du testament de feu M. de Roquevert, testament qui vous intéresse. »

« BAUDOUIN, notaire royal. »

Je crus d'abord à une mystification. Justement un, de mes collègues du ministère s'amusa à écrire des lettres dont il faisait ensuite des gorges chaudes, aux dépens de ceux qui les avaient prises au sérieux. A la vérité, faire écrire un notaire était un peu fort, mais Jolibois était jeune, gascon, facétieux et capable de tout en fait de plaisanteries de mauvais goût. Je résolus donc de m'assurer de l'authenticité de ma lettre avant d'y ajouter la moindre importance. La chose me fut facile. Un de mes compatriotes était premier clerc chez un des notaires les plus connus de Paris. Malgré l'heure avancée, j'étais sûr de trouver Mauduit à son étude, j'y courus et le rencontrai au moment où il allait sortir.

— Connaissez-vous, lui dis-je, M. Baudouin, notaire à Paris, habitant rue Montmartre ?

— Parfaitement.

— Avez-vous vu quelquefois son écriture et sa signature ?

— Cent fois. J'ai même en ce moment dans mes cartons plusieurs pièces écrites et signées de sa main.

— Cela tombe à merveille. J'aurais besoin de voir la signature de M. Baudouin, pour être sûr que je ne suis pas l'objet d'une mauvaise plaisanterie.

— La plaisanterie serait mauvaise surtout pour celui qui la ferait. On ne joue pas avec la signature d'un notaire.

— Je le sais bien ; mais il y a des gens si légers ! Enfin, mon cher compatriote, gardez-moi le secret, et montrez-moi, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, la signature de M. Baudouin.

— Très volontiers.

Il ouvrit un carton et mit sous mes yeux un papier timbré qui était écrit et signé par le notaire de la rue Montmartre. Il n'y avait pas à s'y tromper. La lettre de M. Baudouin était parfaitement authentique.

Le premier clerc aurait bien voulu en savoir davantage, mais je m'excusai et m'esquivai.

Jusqu'à j'étais parvenu ou à peu près à mettre un frein à la folle du logis, de retour chez moi, elle prit joliment sa revanche. Quels châteaux en Espagne je bâtis, malgré moi, en quelques heures ! Je me voyais subitement enrichi par la volonté d'un homme bienfaisant, ou par le caprice d'un original. A force d'énergie, je réussis à arriver à un calme relatif qui me permit de réfléchir.

Y avait-il dans ma parenté ou dans mes connaissances quel qu'un du nom de Roquevert ?

(A CONTINUER.)

Prière aux abonnés arriérés de bien vouloir régler d'ici au 25 Décembre courant.

AVIS IMPORTANT.

A partir du 1er Janvier prochain, les conditions d'abonnement au FEUILLETON ILLUSTRE seront comme suit :

UN AN, payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois, \$1.00
SIX MOIS, do do do do do 0.50
UN AN, payable dans le cours des trois derniers mois, 1.50
SIX MOIS, do do do do do 0.75

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : "Feuilleton Illustré, Boîte 1936 B. P."

MORNEAU & CIE., Propriétaires,
60, RUE ST. GABRIEL, MONREAL